

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

JANVIER

2ème VOLUME, 1ère LIVRAISON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883

ANCIEN
1883
1883
1883

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Le Canada (poésie)..... JAMES DONNELLY
 2. Pour les "N. Soirées Canadiennes" (1883) .. ARTHUR BUIES
 3. Chronique..... ERNEST GAGNON
 4. Une audience chez M. Ls. Veillot..... J. C. TACHÉ
 5. Philosophie non chrétienne..... A. MICHEL
-

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire paraissant mensuellement
par livraisons de 48 pages.

Abonnement - - - \$3.00 par année.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,
P. O. Boîte 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DEMERS & FRÈRE,
30, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration devront être adressées
à MM. L. J. DEMERS & FRÈRE.

NOUVELLES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

"Faisons-nous de raconter les délectables
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

DEUXIEME VOLUME.

QUEBEC

TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRERE.

1883

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1^{ER} JANVIER 1882 ET PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS H. TACHÉ
QUÉBEC.

Droits de reproduction réservés

NOUVELLES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

CANADA.

I

Canada, noble enfant de la chrétienne France !
Toi qui viens de sortir des langes de l'enfance
Comme une jeune aurore en toute sa splendeur,
Ton front se dresse altier sous tes forêts profondes
Et se mire orgueilleux, au sein des vastes ondes
Qui reflètent au loin ta sublime grandeur.

Echos dont les concerts font vibrer nos montagnes,
Brises qui nous portez les parfums des campagnes,
Fleuves qui vous perdez dans l'immense océan !
Grandes voix des forêts au jour de la tempête,
Quand le chêne vaincu courbe sa haute tête,
Et tombe en mugissant comme tombe un géant

Rives de nos grands lacs, aux retraites si sombres,
 Que l'on croit voir le soir de formidables ombres
 suivre l'astre des nuits sur le calme des flots ;
 Quand les arbres des monts penchent leurs vieilles cimes
 Et semblent écouter au fond des noirs abîmes
 Pour entendre des maïs les éternels sanglots.

Et vous, vieilles tribus de races indomptables !
 Dont les hymnes de sang et les cris redoutables
 Épouvantaient jadis le silence des bois !
 Vous, les maîtres du sol et les rois de naguère,
 Dont l'écho redisait les mâles chants de la guerre,
 Se mêlant au sabbat du farouche Iroquois

Vous, dont on ne voit plus les traces effacées !
 Et qui dormez là-bas dans vos tombes glacées,
 Sous les brouillards épais du sombre Labrador !
 Vous qui dormez aussi sur les rives hérézées
 Du vieux Meschacébé, dont les énormes râles,
 Comme d'anciens amis, vous visitent enco-

Héros du Canada, tombés au champ de gloire
 En écrivant vos noms aux pages de l'histoire,
 Pour dire à l'avenir qui furent nos aïeux !
 Quand la France oublia sa fille la plus belle,
 Et tant d'illustre sang que l'on versait pour elle,
 Et ses plus nobles fils mourant sous d'autres cieux . . .

Et vous, pieux soldats de la sainte milice,
 Qui vîtes se dresser le bûcher du supplice,
 Comme autrefois le Christ l'arbre du Golgotha !
 Quand vos corps palpitants se tordaient sous la flamme,
 Et qu'au dernier soupir s'échappait de votre âme,
 Pour la naissante foi du jeune Canada . . .

Vous tous réveillez-vous au fond de votre bière !
 De vos vieux ossements secouez la poussière !
 De vos linceuls jaunis, ramassez les lambeaux !
 Jetez-les un instant sur vos pâles squelettes,
 Et venez joindre encor vos ombres inquiètes,
 Errant aux vents des nuits autour de vos tombeaux . . .

Venez tous m'inspirer ce que je vais redire,
 Et païsiez votre souffle en passant sur ma lyre
 Soulever du passé le mystérieux pli !
 Venez rendre la voix à ma muse muette,
 Car, moi, je veux aussi, de ma main de poète,
 Essuyer de vos fronts la mousse de l'oubli !

II

Terre du Canada ! te souvient-il encore,
 Quand ton front couronné de sa première aurore
 Se dressait radieux dans l'azur de ton ciel !
 C'était en ces vieux temps où naquirent les mondes,
 Quand l'espace entendit les paroles fécondes
 Que lança l'Éternel !

Quand l'informe chaos s'enfuit le son domaine :
 Et que le Créateur, de sa main souveraine,
 Assit sur le néant son immense univers !
 Qu'on entendit soudain les sphères infinies
 Redire dans les cieus leurs grandes harmonies,
 En sublimes concerts ! . .

Et tu dormis longtemps du sommeil de l'enfance,
 Et nul bruit ne troublait le sauvage silence
 Qui régnaît sur tes bords ;
 Sur ton vaste berceau nâyé dans le mystère,
 La nature veillait comme veille une mère,
 Et berçait ton sommeil de ses vagues accords

Tantôt te recouvrait d'un manteau de verdure,
 Elle t'embellissait de la riche parure,
 Qu'apportait le printemps ;
 Et lorsque des hivers venait le froid cotté,
 Elle étendait sur toi son écharpe de neige,
 Pour mettre ta splendeur à l'abri des autans.

Seuls les enfants des bois, du fond de leurs retraites,
 Troublaient les belles nuits de leurs horribles fêtes,
 Où les scalpes tombaient sous leurs sanglantes mains,
 Quand les pâles lueurs de l'aube matinale
 Éclairaient en tremblant la danse saturnale
 Des atroces festins !

Mais la voix des forêts de la jeune Amérique
 Et les vagues sans fin de la vieille Atlantique
 S'unissent pour chanter un hymne au Créateur !
 Un monde nouveau-né, de ses lointains pré-ludes,
 Réveille tout à coup les vastes solitudes,
 Du pôle à l'équateur !

III

Par de là les confins où le temps se termine,
 S'élève de Sion l'éternelle colline,
 Où règne Jéhovah dans son immensité !
 Son trône est un soleil au fond des grandes nues ;
 L'infini, son domaine aux bornes inconnues,
 Comble l'éternité.

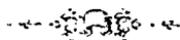
C'est là que le Très-Haut, du sein de l'empyrée,
 Des mondes et des temps conpute la durée,
 Qui devant son regard passe comme l'éclair ;
 A ses pieds, l'univers, sous son immense dôme,
 Révèle son néant, tel qu'un fragile atôme
 Qui flotte au gré des vents sur une vaste mer.

Mais des mondes sans fin qui roulent dans l'espace,
Il en est un, surtout, dont Dieu guide la trace,
De sa puissante main ;
Dans la création sa place est la première,
Et c'est lui qui jadis a prêté sa poussière,
Lorsque le Créateur moula le genre humain.

Le plus faible soupir, la plus humble prière,
Le vœu le plus secret, qui monte de la terre
Aux pieds de l'Éternel,
Arrive à son oreille, avec plus d'harmonies
Que n'en disent aux cieux les sphères réunies
En concert solennel.

Élève, ô Canada, ta voix forte et sonore !
Prépare tes enfants, qui sommeillent encore,
Au sublime réveil !
Pour toi se lève enfin une aurore nouvelle,
Et la brise des mers l'apporte sur son aile
Un plus brillant soleil !

J. DONNELLY.



POUR LES NOUVELLES SOIREEES
CANADIENNES.

(1883)

Il y a un an, je saluais le premier l'apparition des "Nouvelles Soirées Canadiennes." Je l'avoue, je ne le faisais guère que par pure courtoisie, avec cet attendrissement étrange, qui saisit souvent les vieux garçons à l'aspect d'un nouveau-né. J'en avais tant vu de ces essais stériles, de ces publications éphémères, de ces revues qui n'avaient fait que naître, dont la vie s'était arrêtée au premier vagissement et qui étaient allées chercher des abonnés dans un monde meilleur ! Comment croire à l'avenir des "Nouvelles Soirées," fondées par des jeunes gens qui n'avaient pas fait leur temps d'épreuve, qui n'avaient ni l'expérience, ni les ressources nécessaires, quand les "anciennes," si bien constituées, si bien nourries pendant plusieurs années, étaient déjà depuis longtemps couchées sous le froid linceul de l'oubli ? En littérature, plus qu'en toute autre chose,

une résurrection a toujours quelque odeur lointaine d'ensevelissement, et le souscripteur, dont l'odorat est subtil, flaire aussitôt une nouvelle " lettre de faire part " qu'il recevra avec le deuxième numéro du phénix. C'est dans de telles circonstances qu'on nous invitait, une douzaine d'écrivains supérieurs, à porter aux fonds baptismaux une enfant du beau sexe, *sans regard et sans voix*, comme l'était à sa naissance Victor Hugo, qui compte aujourd'hui ses quatre-vingt-deux ans. Quelques-uns n'osèrent : les plus hardis, sans être plus confiants, acceptèrent. C'étaient des aguerris, ceux-là, des blasés qui ne comptaient plus les déceptions littéraires et qui apportaient leur concours avec une sorte d'abandon sceptique, de même qu'on est généreux par tempérament et que l'on donne sans en ressentir aucun plaisir, sans se soucier du plaisir que l'on fait à ceux qui reçoivent.

Et maintenant voilà que cette chétive enfant a vécu une année, tout ce temps presque sans mère, et quand la plupart des parrains qui lui avaient promis un appui fidèle ont déserté son berceau ! La voilà devenue un gros volume de six cents pages, elle que la vie semblait avoir effacée de son livre et que nous avons accepté de soutenir, comme cela nous arrive . . . par habitude. Elle a vécu, en vérité, je ne sais trop comment, moi qui l'ai souvent et longtemps perdue de vue. Toujours est-il que la voilà, et ce qui plus est, avec quatre années de vie nouvelle, assurées par un contrat parfaitement en règle, signé par les parties et

garanti par la solvabilité reconnue de ceux qui entreprennent de conduire les "Nouvelles Soirées" jusqu'au 1er janvier 1885. Donc, plus d'hésitations maintenant, plus de louche contraire, plus de *si*, plus de *mais*. Nous avons désormais devant nous un travail régulier à accomplir ; profitons-en, nous qui ne savons rien faire que la plume à la main. Faisons sortir l'enfant de ses langes, et qu'il marche. S'il doit succomber après ses cinq ans d'existence, eh bien ! ce ne sera pas sans avoir noblement et utilement vécu. N'est-ce donc rien pour nous que de travailler deux ans sur le terrain de la pensée, d'associer chacun de nos lecteurs à nos études et de leur en faire cueillir le fruit mûri par nos soins ? Est-il une jouissance plus digne d'être recherchée ? Est-il une récompense plus digne de l'écrivain ?

Et puis, il paraît que nous serons rémunérés de la manière la plus positive, en espèces sonnantes... Oh Dieu ? peut-on ne pas trembler d'émotion en lisant la clause exquise du contrat qui le stipule dans les termes les plus catégoriques et les mieux calculés pour nous piquer d'un bienfaisant aiguillon ? Tant la page, voilà. C'est dit : nous sommes immédiatement inspirés. A propos ne serait-ce pas aujourd'hui une bonne occasion de faire justice sommairement d'un vilain préjugé qui a duré longtemps, longtemps, et qui fleurit encore dans bien des esprits, malgré les démentis éloquentes et nombreux qu'il a reçus depuis plusieurs années déjà ? Oui, mais, attaquer un préjugé ! Sysiphe sait ce

qui en est de cette besogne-là. Son rocher, pur symbole, n'était pas autre chose que le préjugé. On l'escalade jusqu'au sommet ; on le démolit victorieusement, pièce à pièce : il n'en reste plus rien, pas même de quoi élever dessus un château de cartes ; c'est une affaire faite ; on n'en parlera plus ; déjà l'on chante victoire. . . . et, tout à coup, voila qu'on est précipité en un clin d'œil de toute la hauteur de rocher, aux trois-quarts démolit soi-même. Le préjugé que l'on croyait avoir mis en poussière est là devant soi, absolument intact, aussi bien établi sur sa base, aussi à pic qu'il le fut jamais. Étrange ! Peut-on concevoir qu'une chose qui se prend si aisément soit si difficile à détruire ? Quoi de plus facile en effet que le préjugé ? Il nous exempte de tant de réflexions et de tant de raisonnements ? Une opinion toute faite, c'est si commode ! On est d'accord avec tout le monde, ça va si bien ! Même lorsqu'on arrive à se convaincre qu'on n'a pas tout à fait raison, on ne rompt pas encore avec son préjugé qui a été si longtemps et si fidèlement bon serviteur. Eh bien ! soit ; je vais être le Sysiphe de la circonstance, je vais escalader l'éternel rocher, et, titan du pays (1), attaquer, tête baissée, un préjugé d'autant plus détestable qu'il ne peut que nous rabaisser et nous conduire à l'effacement de nous-mêmes.

(1) Expression familière que l'on emploie souvent en Canada pour signifier *du cru, indigène, national*. . . . L'auteur n'a pas craint de s'en servir, voulant conserver à sa phrase l'originalité et la couleur essentiellement canadiennes, comme il l'a fait dans tous ses précédents écrits. (Note de l'éditeur.)

Il y a des préjugés absurdes, mais qui portent en eux une certaine noblesse et qui font faire de grandes choses, de même qu'il y a des enthousiasmes, absolument insensés, mais devant lesquels on s'incline, parce qu'ils jaillissent d'une généreuse inspiration et qu'ils exaltent le cœur et l'âme à la fois. Ici, nous avons à combattre un ennemi personnel ; soyons féroces.

Qui de vous, lecteurs, n'a pas entendu dire cent fois, deux cents fois, que la littérature ne paie pas et ne paierait jamais dans notre pays, qu'il fallait être un rêveur, un homme dénué de tout sens pratique pour s'y adonner, qu'elle ne pourrait jamais devenir une carrière, que, pour réussir, il faut tourner toute son activité, toutes ses ressources et toutes ses aspirations vers le commerce, vers l'industrie, vers les entreprises publiques, abondantes en appâts et en éléments de spéculation pour les esprits ingénieux qui savent profiter des situations ; que les gens lisent trop peu en Canada pour qu'il vaille la peine d'écrire, qu'on y achète un ouvrage canadien pour encourager l'auteur, mais non pas par le motif qu'il est apprécié et goûté, et combien d'autres arguments encore qui, s'ils l'emportaient une fois sur les besoins et les impulsions irrésistibles de l'esprit, feraient de nous un peuple de sauvages capable de chiffrer encore pendant une génération, mais qui ne comprendrait plus la règle de trois au bout de la troisième et ne tarderait pas à tomber dans la plus épaisse barbarie ! Eh

quoi ! ne sait-on pas que dès qu'un peuple s'ouvre à la civilisation, il naît de suite chez lui une littérature ? que cette littérature, qui est l'image fidèle de ses conditions particulières, de ses mœurs, de ses habitudes, de ses goûts, qui est l'expression de ce qu'il sent, de ce qu'il veut, de ce qu'il aspire à devenir, lui est aussi nécessaire que le pain qu'il produit, que les étoffes qu'il fabrique ? Mais ce sont là des choses banales. Il n'est pas nécessaire d'en appeler au témoignage invariable de l'histoire à cet égard ; le simple raisonnement, le simple instinct suffisent pour démontrer l'absolue nécessité d'une littérature nationale chez un peuple qui se développe, qui progresse, dont les facultés s'élargissent et dont l'esprit, désormais mis en exercice, occupé presque sans relâche, a besoin, lui aussi, d'être alimenté et cultivé. A lui aussi il faut ses fabriques et ses usines, et quels en peuvent être les ouvriers si ce n'est ces hommes qui se vouent aux œuvres de l'intelligence et qui accomplissent un travail que j'appellerais à bon droit fatal, s'ils n'y mettaient pas autant d'ardeur et de zèle, et s'il ne leur était pas si cher à tous ?

La littérature canadienne ne rémunère pas. dit-on. Eh ! pardieu, je sais bien qu'elle ne rapporte pas autant que les littératures de l'Europe et des États-Unis, là où les lecteurs se comptent par millions et où ils sont, depuis longtemps, formés aux productions littéraires de leurs pays respectifs. Mais je dis que dans un petit pays comme le

nôtre, où il n'y a pas même un million de canadiens-français, où la population instruite est très-restreinte et n'a presque pas de loisirs en dehors du travail obstiné qu'elle s'impose tous les jours pour le pain quotidien, un pays où le goût de la lecture ne s'est acquis et ne s'est répandu sérieusement que depuis quelques quinze ou vingt années, je dis que le résultat a été merveilleux pour un aussi court espace de temps, et que nous avons été les témoins d'un épanouissement littéraire aussi rapide qu'inattendu. Je dis qu'il n'y a pas un seul ouvrage canadien, d'une valeur réelle, qui n'ait convenablement rémunéré son auteur, s'il a pris les moyens de le répandre et de le faire lire. Or, c'est là le difficile sans doute, et tout le monde n'est pas prêt à entreprendre cette besogne. Alors, comment faire ? Le commerce des livres n'est pas encore organisé dans notre province.— les libraires ne suffisent pas à cela—et les agents sérieux, responsables, ne se trouvent nulle part.

Eh bien ! c'est dans des circonstances aussi défavorables, aussi difficiles, que le nombre des lecteurs a prodigieusement augmenté ; ce nombre est égal, proportion gardée, à celui de tous les autres pays, si nous tenons compte des désavantages nombreux, qui semblent être notre part exclusive. Voyez notre journalisme. Quels progrès depuis dix-sept à dix-huit ans ! A cette époque il n'y avait pas un seul journal quotidien ; on ne pensait même pas qu'il pût en exister, tant il semblait difficile de faire face, avec des

moyens insignifiants, à la quantité de besogne qu'exigent des traductions multiples, une rédaction de tous les jours et l'ensemble des matières indéfiniment variées qui forment la substance d'un numéro de journal. Cependant, cette tâche, on l'a entreprise, malgré les prophéties sinistres et les découragements prodigés sous vingt formes diverses ; et aujourd'hui l'on ne compte plus guère, dans nos principales villes, que des journaux quotidiens dont quelques-uns se tirent à sept, huit et même dix mille exemplaires ! Sans doute, le journalisme est une forme très-secondaire de littérature ; sans doute les faiseurs d'entre-filets, de faits divers, et les traducteurs de nouvelles ne sont pas des littérateurs ; il semblerait même que, dans notre pays, plus on est *assistant*-rédacteur, moins on est écrivain, mais l'expansion rapide et très-grande du journalisme canadien n'en démontre pas moins que le nombre des lecteurs s'est étonnamment accru depuis une quinzaine d'années et que les gens de lettres n'ont pas tout à fait tort d'espérer en l'avenir. Voilà un premier point établi.

Maintenant, en ce qui concerne les œuvres littéraires proprement dites, combien y en a-t-il qui soient dignes d'un succès quelconque ? Franchement, il est difficile de trouver un aussi grand nombre de productions ineptes, dépourvues de toute pensée, de toute originalité, de tout intérêt, de tout attrait. On ne sait pas ce que c'est, et l'on se demande de quelle pâte peuvent être pétris

ceux qui croient que cela vaut la peine de voir le jour. Ce sont ces bousilleurs-là surtout qui se plaignent de notre public ; ce sont ces parasites du champ des lettres, ces impuissants, éternels fléaux de la ruche, plaies attachées aux flancs de tous les vrais producteurs, qui poussent des cris de butor sur le peu de succès de la littérature, de *leur* littérature, devraient-ils dire. Si le public les accueille avec le dédain qu'ils provoquent, est-ce le public qui est coupable ? Est-ce lui qu'il faut accuser de n'avoir ni inclination pour les choses de l'esprit, ni goût pour les apprécier, ni désir de les encourager ? Non, loin de là ; depuis nombre d'années je remarque, au contraire, chez ce même public, un désir toujours croissant d'apprendre, une culture qui se développe et un goût qui s'éclaire de plus en plus. Il ne tient qu'à ceux qui savent l'intéresser, lui plaire et l'instruire, de recueillir le fruit de ces dispositions heureuses et d'en faire leur profit. La littérature ne saurait être encore chez nous, à proprement parler, une carrière ; mais elle peut fournir un appoint considérable et compléter ce qui manque à certaines carrières honorables, mais pas assez lucratives. Pour cela, ce n'est pas seulement le talent qui est nécessaire, mais surtout le travail et l'étude, deux choses qui font généralement défaut.

Étudiez donc, jeunes gens, et travaillez. La matière est abondante et féconde. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous et qu'à puiser à pleines mains. Nul pays ne se prête mieux que

le nôtre aux grandes inspirations, à une littérature fortement nourrie et puissamment originale. A l'œuvre donc, jeunes gens. Encore une fois, étudiez et travaillez.

Savoir, c'est pouvoir. Formez-vous aux grandes conceptions par le spectacle d'une grande nature. Laissez les clichés, abandonnez les calques et les imitations stériles aux impuissants qui ne savent pas se frayer une voie nouvelle dans un pays où tout est d'une nouveauté saisissante, où la nature conserve encore vierge l'empreinte de Dieu sur la création. Soyez prêts aussi pour toutes les découvertes, pour toutes les applications de la science moderne. Déjà en maint endroit a cédé l'étrange muraille qui nous isolait presque du reste des hommes. Notre vaste *Dominion* recule tous les jours devant nous ses insaisissables limites ; et sur ces espaces presque infinis, hier encore inconnus, se trouvent des richesses que des centaines de générations à venir ne pourront épuiser. Nous sommes entrés dans une phase absolument nouvelle de notre existence, dans une sphère d'action presque subitement et largement agrandie. Le Canada a percé brusquement l'enveloppe qui semblait le dérober au reste du monde, et en se révélant avec ses prodigieuses ressources, son territoire ample comme un continent et que les océans entourent au nord, à l'est et à l'ouest, avec sa population vigoureuse qui va jusqu'à fournir à l'étranger même un élément considérable, avec ses horizons chargés de promesses pour l'avenir,

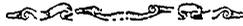
il a étonné le vieux monde qui s'est demandé d'où venait ce géant et comment il avait pu rester si longtemps inaperçu.

Le moment est donc venu pour vous, jeunes gens qui avez à faire votre fortune et celle du pays. Mais pour cela soyez prêts ; étudiez, étudiez. Notre siècle appartient aux travailleurs, et nul n'a de place que celle qu'il a conquise. Travail sans relâche depuis l'aube jusqu'à la nuit ; il le faut. Dans notre âge de fer et de feu, où l'on parle par l'électricité et où l'on marche par la vapeur, personne n'a le loisir de s'arrêter : il faut savoir beaucoup pour être de quelque service à son pays. Un combat incessant, acharné, qui enfante chaque jour de nouvelles découvertes, se livre autour des trésors de la terre, promis aux plus actifs, aux plus entreprenants et à ceux qui sont les plus avarés de leurs heures, parce qu'ils en connaissent mieux tout le prix. Du reste, c'est une loi généreuse et sacrée que celle du travail. Par lui l'on remplit et l'on prolonge la vie ; on aime les efforts et les sueurs qui renferment tant de promesses de récompense ; une noble émulation anime sans trêve toutes les facultés ; la volonté s'exerce, s'affermi et se retrempe davantage à chaque heure ; la sphère d'action s'agrandit tous les jours ; l'ambition, une fière et légitime ambition, recule incessamment les sommets qu'elle veut atteindre ; et ainsi, de l'ensemble des efforts individuels, de toutes les énergies activement employées, résulte ce merveilleux spectacle du monde moderne et du globe transformé.

Jeunes gens, vous qui le voyez se dérouler devant vous, ce merveilleux spectacle, préparez-vous à des choses plus grandes encore peut-être, mais surtout élevez-vous dès maintenant au niveau de ce que réserve l'avenir.

ARTHUR BUIES.

Janvier 1883.



CHRONIQUE.

DÉCIDÉMENT je n'ai pas le tempérament qu'il faut pour écrire dans une revue aussi pacifique que les *Nouvelles Soirées Canadiennes*. Je suis agacé de ce qui se passe un peu partout ; il me faut élaguer tous les sujets qui se présentent à mon esprit, tourner le dos à des farceurs dangereux que j'aurais tant de plaisir à fustiger, garder mon sérieux devant le ridicule, la vanité et la sottise. Nous sommes ici dans le domaine des fleurs et des choses aimables : essayons de n'y pas paraître trop dépayés.

L'année 1883 s'est ouverte gaiement. Au premier jour de l'an, Janus n'avait plus qu'une seule face, celle qui regarde l'avenir ; et cet avenir semblait rose pour tout le monde.

Toute la moins belle partie de notre population était sur pied.

M'est-il permis de dire que pendant les visites du nouvel an, j'ai trouvé les dames de Québec plus aimables que jamais ? J'ai remarqué chez la

plupart cette absence d'exagération, ce tact délicat, cette aisance souriante qui sont les traits caractéristiques de la véritable distinction.

Au sortir de mes visites, je communiquai mes impressions à un ami, bon musicien, et, partant, assez original.

— La femme, me dit-il, c'est la mesure à trois temps ; l'homme c'est la mesure à quatre temps. La mesure à trois temps, c'est la grâce ; la mesure à quatre temps, c'est la force. Y êtes-vous ?

— Un peu ; mais vous me semblez exclusif. La grâce et la force ne peuvent-elles pas se rencontrer chez le même individu ?

— Oui, sans doute ; aussi il y a la mesure à douze-huit, le *grand combiné*, la force et la grâce réunies, comme dans la *Bénédiction des Poignards*, le sextuor de *Lucie*, le final de *Lucrezia Borgia*. Une femme d'un caractère à la fois ferme et doux, un homme de génie aimable, c'est le grand combiné, c'est l'idéal. Avez-vous lu les écrits de Marie Gjertz sur le rythme ?

— Non.

— C'est dommage. Il y a une étonnante corrélation entre la musique et les autres arts, même l'art de gouverner les hommes. Je souhaite à notre province des hommes qui réunissent la force et la grâce, des hommes qui mettent en pratique la devise : *Suaviter* Comment dites-vous cela ?

—*Suaviter in modo, fortiter in re.*

—C'est cela ; c'est la mesure à douze-huit ; c'est le grand combiné. Adieu.

—Quel fou ! me dit un gros bourgeois trapu qui venait de me présenter *les compliments de la saison* (compliments of the season).

—Je ne le trouve pas si fou, répondis-je ; j'avoue cependant qu'il n'est pas toujours facile de le comprendre.

*
* *

La nuit des Rois a été très-froide. Balthazar, Melchior et Gaspard ne voyageaient pas par une semblable température. Il est vrai que l'amour et l'espérance qui réchauffaient leurs cœurs, et les rayons de l'étoile mystérieuse qui leur servait de guide, auraient pu leur faire oublier même les rigueurs d'une nuit d'hiver canadienne.

Les reliques des Rois Mages sont déposées dans la cathédrale de Cologne. Une autre église de Cologne, — l'église de Sainte-Ursule, — contient une des urnes dans lesquelles l'eau fut changée en vin, aux noces de Cana.

Cette fête des Rois est la fête de l'universalité de la Rédemption. Les jansénistes n'admettaient pas cette universalité, mais la voix infallible du souverain pontife Innocent X a condamné leur erreur.

Où en serions-nous, avec nos discussions et nos disputes, où serait notre foi si Dieu n'avait pas donné à son Vicaire le don de l'infaillibilité ?

L'usage de tirer le gâteau des Rois est, il me semble, moins général qu'autrefois. Les jeunes garçons et les jeunes filles craignent-ils de se trouver rois ou reines pour de bon ? S'il leur fallait prendre ce rôle au sérieux, ils n'auraient peut-être pas tort de s'effrayer. " On a vu, a dit Châteaubriand, des reines pleurer comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que peuvent contenir les yeux des rois."

Le mois de janvier rappelle deux dates bien tristes de l'histoire des rois de France et d'Angleterre. C'est le 30 janvier 1649 que fut exécuté Charles 1er d'Angleterre, et c'est le 21 janvier 1793 que Louis XVI, roi de France, périt sur l'échafaud.

Les Canadiens-français ont eu le bonheur d'échapper à la grande révolution de 93 : il n'ont jamais fait mourir leurs chefs ni brûler les demeures royales, et lorsque le château Saint-Louis fut détruit par le feu (le 23 janvier 1834), ce fut par pur accident.

*
* *

La Législature de Québec va bientôt entrer en session. L'éloquence de nos députés va venir

alimenter nos chroniques. Remercions-en le ciel :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend à la littérature.

Les représentants du peuple ne parleront que juste le temps nécessaire pour se faire comprendre, et sans songer à l'effet de leurs discours sur l'auditoire élégant et muet de la galerie de l'*orateur*. Pendant toute cette session, les journalistes n'écriront que la vérité, et rien autre chose que la vérité. Après cela, attendons-nous à voir notre province citée comme la plus sage et la plus aimable des huit sœurs de la confédération canadienne.

*
* *

J'allais oublier de parler des marcheurs à la raquette de Montréal, qui ont eu l'heureuse pensée de venir nous faire visite. Ils ont été reçus froidement par la température, et chaleureusement par notre population.

Le concert donné à l'occasion de cette visite, par le corps de musique de la " cité de Montréal," a été charmant. Des extraits de *Nabucodonosor*, fort bien exécutés, m'ont permis de faire, une fois de plus, une comparaison entre le génie de Verdi et celui de Victor Hugo,—je dis bien Victor Hugo. L'ouverture de *Guillaume Tell* nous a transportés dans la douce et poétique Italie ; car si la scène

du drame de Schiller se passe en Suisse, la merveilleuse musique de Rossini est bien de ce pays charmant où, comme l'a dit Métastase, la langue elle-même est une musique, *musica stessa* !

Cette introduction à la partition de *Guillaume Tell* (avant l'orage, — l'orage, — pastorale, — ouverture) est tout un poème musical. Qu'on veuille bien me permettre de mêler un peu de description à l'analyse de cette œuvre admirable, telle que transcrite pour musique militaire :

*
* *

L'atmosphère est brûlante ; un calme sinistre, précurseur de l'orage, règne dans la nature ; pas un souffle dans l'air. La mélodie (donnée par le basson), languissante, épuisée, mais d'une incomparable suavité, revêt avec grâce quelques lambeaux d'une harmonie diaphane que lui jettent mollement les cors aux timbres émus.

Un sourd trémolo des petites caisses annonce le tonnerre lointain ; le solo s'interrompt un instant, pour reprendre, plus languissante encore, sa marche mélodieuse.

Les instruments attaquent l'orage.

“ C'est d'abord rumeur légère ; ” puis le rythme s'anime ; l'idée se développe. Des notes brèves, des cris inquiets sont donnés, en syncopes, par les

clarinettes et les hautbois, sur un dessin des secondes clarinettes et les notes soutenues des cors et des bassons. Les ophicléides, les trombones, les flûtes, les fifres, les cornets et les trompettes font leur entrée : tous les instruments éclatent dans un ensemble formidable.

La forêt ploie sous l'effort de la tempête ; sa chevelure de feuillage est tordue par le vent ; des cris aigus sortent de son sein. Tour à tour les instruments gravissent l'échelle sonore avec une irrésistible puissance ; puis les notes refoulées à l'aigu commencent, en chromatique, une descente furieuse. On dirait d'immenses vagues franchissant les limites de l'océan, inondant le rivage, puis rentrant précipitamment dans le gouffre.

Toutes ces clameurs ont des intervalles pendant lesquels un bruit sourd, lointain, solennel, se fait entendre.

Ces intervalles s'élargissent : l'orage s'éloigne peu à peu.

Une hirondelle rase la terre de son vol rapide et jette son cri dans les airs. Ces notes sont données par la flûte, qui exécutera des dessins délicieux pendant le solo qui va suivre.

Ici commence la pastorale, la belle et admirable pastorale, jouée par le hautbois et accompagnée du *sostenuto* des cors, pour remplacer le *pizzicato* des instruments à cordes.

Une douce rêverie vous a transportés dans les montagnes, loin, bien loin du théâtre. . . . tout à coup, une fanfare vous rappelle à la réalité. Voici l'ouverture proprement dite, chaude, vive, brillante, superbe. Mesure à deux temps, rapide, précipitée. Les clarinettes se livrent à des *vocalises* ravissantes ; la strette finale est d'une chaleur extrême ; l'entraînement est irrésistible, et les dernières mesures sont toujours couvertes par les applaudissements de l'auditoire.



Guillaume Tell nous a fait oublier le club des marcheurs à la raquette. On parle de la création d'un club identique à Québec. L'idée est excellente. L'usage de la raquette est très hygiénique ; c'est aussi pour nous un usage national. D'Iberville et ses compagnons, dans leurs courses héroïques, et tous nos grands-pères, dans leurs guerres contre l'Anglais et leurs plaisirs de la saison d'hiver, se servaient de cet original et élégant accessoire de la chaussure canadienne. Les premiers missionnaires de la Nouvelle-France en faisaient aussi usage, comme nos missionnaires d'aujourd'hui, et j'ai lu quelque part que Monseigneur de Montmorency-Laval, premier évêque du Canada, se rendait de Québec à Saint-Joachim les raquettes aux pieds.

ERNES^T GAGNON.

UNE AUDIENCE
CHEZ M. LOUIS VEUILLOT

UN ami, grand admirateur comme moi de M. Louis Veillot, me demandait un jour si j'avais fait connaissance avec le célèbre rédacteur-en-chef de l'*Univers*, pendant mon séjour à Paris.

—Mais oui, répondis-je, je l'ai vu une fois environ trois minutes durant.

Surpris de cette réponse et de l'air enjoué qui l'accompagnait, mon ami répliqua :

—Pendant trois minutes ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Je suis pressé, repartis-je ; j'écrirai à votre intention un petit article qui aura pour titre : " Une audience chez M. Veillot."

J'accomplis aujourd'hui cette promesse. Je raconte de mémoire et sans notes, conséquemment

je ne garantis pas le mot à mot de la conversation ; mais j'ai fait un sérieux appel à mes réminiscences et je suis sûr de n'être pas loin de l'exactitude. A tout cas, ce qui va suivre est, en somme, le récit authentique d'un petit événement qui me laisse en jouissance d'un de ces souvenirs qu'on aime à cultiver.

Je dois d'abord dire que je vois en M. Louis Veillot non-seulement l'écrivain de premier ordre que j'applaudis, mais surtout un noble caractère que j'admire, un fier chrétien que je vénère.

Il a des défauts, disent des gens qui, sans doute, n'en ont pas, ou en ont d'une autre espèce. D'accord, mais c'est tout de même une belle et grande figure que cet homme, fait de force et de spontanéité, et aussi de docilité et d'obéissance, — qui veut servir la vérité nette, ne veut servir qu'elle et ne recevoir d'oracles que de l'Église, par son chef infallible.

Cela posé, on sera peut-être étonné de ce que j'aie passé, une première fois, près d'un an à Paris sans chercher à voir M. Veillot ; de ce que pendant un second séjour dans la capitale de la France, j'en eusse fait peut-être encore autant, sans une circonstance indépendante de ma volonté. La raison en est que, sachant M. Veillot très-occupé et accablé de visites, il me répugnait d'ajouter aux ennuis inévitables de sa position d'homme célèbre, la charge de satisfaire, pour mon

compte exclusif, une simple curiosité, puisque je n'avais aucune affaire à traiter avec lui et que ma visite ne pouvait avoir de signification dans la circonstance. Car, à l'encontre de ce que l'on pu imaginer des personnes qui portent ailleurs leurs hommages, quelque admirateur qu'on soit de M. Veillot, de notre côté des monts, on ne va pas le voir, comme on va voir le Pape, pour lui jurer obéissance et lui demander sa bénédiction. On va le rencontrer par affaire, pour lui témoigner son estime, pour s'approcher d'un homme de mérite exceptionnel. J'ai peut-être eu tort de céder à mon hésitation et de ne pas me rendre, tout d'abord, aux considérations qui mènent tant de visiteurs chez M. Veillot.

C'est à l'intervention d'un ecclésiastique canadien, que des circonstances particulières, avaient mis avec M. Veillot sur le pied d'une certaine intimité, que je dois d'avoir été reçu par l'illustre écrivain.

--Sachant que vous n'avez pas encore eu occasion de connaître M. Veillot, vint un jour me dire M. l'abbé X. . . ., je vous ai ménagé une entrevue. Allez chez lui tel jour, à telle heure, et vous serez admis. N'y manquez pas, c'est convenu, il vous attend.

A la décharge de l'obligation qui m'en était ainsi faite, obligation qui m'était bien douce, je fus exact au rendez-vous. Ayant sonné à la

porte indiquée par le concierge, je me vis de suite dans une antichambre, en présence d'une vieille domestique qui, avant toute demande ou explication de ma part, me dit en m'indiquant un siège : — Daignez vous asseoir, Monsieur, en attendant votre tour.

Mon tour venait évidemment après le tour d'un homme d'âge moyen, assis en face d'une porte par laquelle sortit, au moment même où j'allais m'asseoir, un vieillard à l'apparence distinguée, majestueuse même. Le maître de céans (je n'eus pas de peine à le reconnaître d'après les portraits que j'en avais vu), avait accompagné le vieillard jusqu'à l'antichambre en lui prodiguant les marques du plus profond respect ; il nous salua puis invita d'un geste mon compagnon d'attente à pénétrer dans la salle de réception, dont la porte fut de nouveau fermée.

Je n'avais pas eu le temps d'examiner le visiteur entre deux âges ; toutefois il m'avait fait l'effet d'une de ces bonnes figures bourgeoises citadines, dont les propriétaires, d'ordinaire, ne sont ni gênés, ni pressés. Toujours est-il que la visite de ce brave homme fut longue, très-longue ; le fait est qu'elle me parut interminable ; mais j'étais en bonne humeur et disposé à tout accepter de bon cœur, en échange du plaisir de voir M. Veillot. J'eus un pressentiment de la fatigue que M. Veillot devait éprouver de cette importunité d'une longueur presque intolérable.

Cela me remit en mémoire les boutades d'Horace à l'adresse de cette espèce de gens, souvent excellents citoyens du reste, qui, comme la sangsue, ne vous lâchent plus quand une fois ils ont pu vous saisir : je soupirai, plus que je n'articulai, le *nisi plena crevis hirudo*.

Je prie le lecteur de croire que, dans l'anti-chambre de M. Veillot, je n'évoquai ce souvenir des classiques patens, que pour le tenir d'une édition expurgée.

Comme tout doit finir en ce monde, la visite qui faisait ma souffrance prit aussi fin : ce fut alors mon tour.

—C'est Monsieur l'abbé X., dis-je à M. Veillot, qui m'a ménagé l'entrevue que vous voulez bien m'accorder ; je suis M. T. . . . du Canada.

—En effet, je vous attendais, me fût-il répondu, veuillez donc vous asseoir.

En même temps, un siège placé près d'un pupitre qui me parut être le seul grand meuble d'une salle assez vaste, me fut indiqué : je m'assis et M. Veillot se plaça debout en face de moi. La figure, toute l'attitude du corps et la parole de M. Veillot indiquaient un tel état de fatigue et de découragement que je me sentis de suite être, dans son esprit, à son insu, la continuation de la personne morale de celui qui m'avait précédé.—Jolie situation, me dis-je à part moi ! Encore s'il m'était

permis de lui faire connaître convenablement, tout de suite, que la tâche ne sera pas longue cette fois !

Secouant avec effort la lassitude qu'il éprouvait M. Veuillot me dit avec langueur :

—Vous êtes Commissaire du Canada à l'exposition internationale : c'est un grand concours de l'industrie des peuples.

Ces mots *Exposition, Internationale, Industrie*, furent accompagnés, à travers l'ennui, d'une expression de visage telle qu'en lui répondant tout haut : —Oui, Monsieur, je suis Commissaire du Canada à l'Exposition, je me dis à moi-même, en riant tout bas : —Evidemment, j'entre pour lui, par un côté, dans la catégorie des commis-voyageurs qu'il affectionne si fort !

—Vous êtes frère de Mgr. Taché ?

—Oui, Monsieur.

Après un moment de silence, pendant lequel je l'examinais attentivement, sans qu'il eut l'air de s'en apercevoir, il reprit :

—Vous écrivez ?

—Oui, Monsieur, parfois.

Il était clair que M. l'abbé X. lui avait parlé de cela ; mais que lui n'avait jamais vu un traitre mot de mes productions. Là dessus, une idée

diabolique me passa par la tête, ce fut de lui défilér le catalogue de mes œuvres complètes et de lui demander son opinion sur mon talent, mais reconnaissant de suite, en cela, une suggestion de l'Esprit Malin, qui voulait se servir de moi pour persécuter un grand serviteur de Dieu, en ce moment fort éprouvé, je la repoussai avec indignation.

Le découragement de M. Veillot me paraissant être arrivé à son comble et l'esprit de lutinerie augmentant chez moi, je vis de suite qu'il eût été malséant et cruel de prolonger une pareille situation. M. Veillot, que n'embarrassent nullement M. Labédollière, M. Lemoine, M. About et M. Sarcey se présentant tous à la fois, était là devant moi seul, prêt à s'affaisser et à demander grâce. J'étais devenu une puissance, le moucheron qui vient à bout du lion.—Position oblige, pensai-je, et profitant, sans plus tarder, de ce que la *conversation languissait*, je me levai, pour dire mon discours d'adieu.

—Monsieur, je suis heureux de vous avoir vu. Vos instants sont précieux et vous en faites, de l'avis de tant d'honnêtes gens, un si bel et si bon usage que je ne veux pas vous occuper plus longtemps. Permettez qu'en prenant congé de vous, je vous remercie d'avoir consenti à me recevoir.

Ce fut comme un coup d'électricité ! M. Veillot, sortant en sursaut de sa léthargie et craignant

sans doute, de m'avoir blessé en cédant à l'épuisement d'une patience qu'il déclare lui-même ne pas être inépuisable, se redressa ; ses yeux s'animèrent. Ce fut là le moment de la véritable conversation entre lui et moi, conversation muette, d'un instant, mais durant laquelle nous nous comprimés. Il a dû l'oublier, moi je m'en rappellerai toujours.

Il me regarda fixement, pour lire dans ma pensée : c'était facile. Il ne découvrit en moi ni désappointement ni dépit, mais au contraire, toutes les marques d'un contentement sincère. Il me sourit gracieusement et d'une manière significative, me reconduisit, avec égard, jusqu'à la porte donnant sur le palier, et me serra cordialement la main à la séparation.

Mon audience avait duré moins de trois minutes, et j'étais enchanté. Monsieur Veillot, qui venait, lors de mon entrée dans son intérieur, de subir une atroce corvée, avait droit à ce que je misse fin à la situation, promptement et convenablement. de cette sorte, je me retirais sans laisser derrière moi et sans emporter avec moi le moindre souvenir pénible. N'était-ce pas une audience superbe de promptitude et de succès.

J. C. TACHÉ.

PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE

I

L n'est pas permis de mépriser la raison humaine, ce chef-d'œuvre de la création, ce magnifique reflet de la raison divine, ce trésor qui donne à l'homme une immense supériorité sur tous les autres êtres.

Par elle, il se connaît lui-même, il connaît ses semblables, il étudie la nature, et il s'élève jusqu'à la connaissance du Créateur. Travail admirable, que chaque homme est appelé à faire d'une manière plus ou moins complète, et dont l'accomplissement est singulièrement facilité par une éducation bien conduite.

C'est là, disons-le hautement, l'objet de toute vraie philosophie, et les esprits droits, guidés par de bons maîtres, n'éprouvent nulle difficulté à parcourir ce premier cycle de connaissances indispensables.

L'enfant chrétien reçoit, dès son jeune âge, les connaissances qui font l'objet des recherches du philosophe ; et pour lui, le travail ultérieur de la raison consiste particulièrement à étudier les motifs capables de justifier ses croyances.

Mais il y a des esprits qui voient dans ces connaissances préalables un obstacle à la libre recherche de la vérité, sous prétexte qu'on ne peut chercher ce que l'on croit posséder, ni apprendre ce que l'on croit connaître : c'est comme si l'on disait qu'on ne peut regarder ce que l'on voit, ni contempler ce que l'on connaît déjà. Et cette préoccupation a été poussée si loin, que plusieurs se sont ingéniés à détruire en eux-mêmes toute croyance, afin d'élever plus librement un édifice complètement dû à leur propre raison.

Tel est en général, le caractère de la philosophie non chrétienne de nos jours. La raison humaine semble convaincue que rien ne peut résister à ses investigations, et elle ne voudrait rien devoir à autrui de ce qu'elle peut acquérir de connaissances.

Etrange illusion ! L'homme ne sait que ce qu'on lui apprend, et ce projet ambitieux de la raison humaine ne lui est pas même venu spontanément ; il lui a été enseigné comme tout le reste. Les esprits qui font le plus hautement profession d'indépendance ne sont après tout que d'humbles disciples, car ils appartiennent à une

école, c'est-à-dire qu'ils obéissent servilement à des influences étrangères.

Mais l'homme est ainsi fait : comme le disait Lacordaire dans une de ses magnifiques conférences, on se glorifie d'être de sa nation et de son siècle, sans s'apercevoir que, par là, on se glorifie d'en subir les préjugés.

Il est du plus haut intérêt de contempler ce qui se passe dans une âme ainsi " débarrassée " de toute croyance préalable, et cherchant la vérité avec droiture et persévérance.

Mais qu'avons-nous dit ? Est-ce que les croyances peuvent jamais être considérées comme un embarras ? Et encore une fois, est-il donc impossible de " regarder " ce que l'on voit, de " contempler " ce que l'on connaît déjà ?

Quoi qu'il en soit, il nous est donné de pouvoir étudier, sur un philosophe de notre siècle, ce travail intérieur d'une âme sincère, qui, après avoir détruit ses croyances premières, s'est efforcée de refaire à elle seule un édifice entier de connaissances, sur toutes les grandes questions qui se posent inévitablement dans l'esprit de chacun.

Et cet homme, qui se présente ainsi à nous comme un objet d'étude, n'est pas un penseur vulgaire, entravé dans son élan par les nécessités de la vie ou par l'insuffisance des moyens : c'est un homme formé aux grandes écoles, et placé

lui-même, avec une liberté complète, à la tête de l'enseignement philosophique en France pendant dix années : c'est Théodore Jouffroy.

Et c'est lui-même qui nous fournira, dans des pages d'une littérature sublime et d'une sincérité incontestable, le tableau des phénomènes dont son âme a été le théâtre ; ces pages, qu'on a justement surnommées " confession d'un rationaliste," resteront comme un monument irrécusable de l' " impuissance de la philosophie non chrétienne."

II

La Révolution de 1789 avait anéanti en France toutes les institutions du passé ; de toutes parts et pour toutes choses, on ne voyait que des ruines, et l'on accueillait comme des bienfaits tous les efforts tentés pour relever ce peuple naguère encore si grand.

On assistait avec bonheur à cette repaissance générale. L'esprit de l'homme n'est pas fait pour l'incroyance ; son cœur a besoin de jouissances élevées, et d'espérances plus élevées encore. Aussi la restauration du culte religieux fut-elle à la fois la plus grande inspiration du génie de Bonaparte, et le plus solide fondement de sa propre grandeur. L'apparition du *Génie du Christianisme* fut un événement, et ce mouvement religieux et philosophique à la fois, commencé par Châteaubriand,

eut d'illustres représentants dans Joseph de Maistre, de Bonald, Frayssinous, et plus tard dans l'école de Lamennais en sa première phase.

A côté de l'école religieuse, théologique si l'on veut, s'élevait l'école dite philosophique, qu'il serait peut-être plus juste d'appeler école rationaliste, et qui avait, elle aussi, l'espoir de restaurer des croyances, par un travail direct de la raison humaine, sans rien emprunter à la Révélation.

Les circonstances étaient des plus favorables au développement de cette école, complètement déliée de toute tradition antérieure, et pouvant élever un édifice nouveau avec une entière liberté et sans rencontrer aucune entrave. Les jeunes esprits étaient pleins d'espérance ; et les maîtres, Royer-Collard, Maine de Biran, Cousin, étaient animés d'une ardeur sans égale, puissamment secondée par les qualités qui font les orateurs éminents.

C'est dans ces heureuses circonstances que, lors de la rentrée de 1814, arrive des montagnes du Jura, Théodore Jouffroy, jeune homme de 18 ans, âme franche, naïve, candide, croyant au beau et au vrai, cherchant le bout de toutes choses ; pleine de confiance en la raison humaine ; esprit riche, beau caractère, cœur magnanime.

Dans son magnifique ouvrage *Le doute et ses victimes*, M. Baunard fait de Jouffroy un portrait saisissant, dont un extrait trouve bien ici sa place.

“ Ce qui distinguait Jouffroy parmi ses camarades de l'École normale, dit-il, c'était l'exaltation d'un esprit vigoureux et nourri de raison, avec une âme ouverte à la mélancolie, et un cœur qui ne pouvait se passer de mysticisme. Se plaisant dans les synthèses, mais capable d'analyse, il recherchait les sommets supérieurs des choses, pour voir de haut, et respirer le grand air.

“ Une certaine sauvagerie, qui à l'école l'avait fait surnommer le *Sicambre*; l'humeur libre, un peu fauve, comme qui dirait d'un chamois des roches jurassiennes; une bonté qui se portait vite à l'attendrissement, l'adoration de l'honnête ou de ce qu'il croyait tel; l'indignation contre le mal, armée d'une ironie qui mordait dans le vif; une faculté de poésie grandiose et élevée, reflétant la nature comme un lac qui réfléchit un paysage de montagnes; des études historiques larges et bien nourries; un trésor de souvenirs, du fond desquels se dressaient et reparaissaient sans cesse son pays, sa famille, la foi de son enfance; une confiance opiniâtre en la raison humaine, d'où sa perte est venue; une parole sûre d'elle-même, un style où a passé le souffle de Pascal; point ou peu d'ambition, mais un prosélytisme philosophique immense; en somme, un riche esprit, un très beau caractère servi par un grand cœur: Jouffroy était tout cela.

“ La philosophie d'alors ne devait pas connaître de plus sincère néophyte ni de plus ardent zéléteur, et le scepticisme ne devait pas faire de plus noble victime.”

Écoutons maintenant Jouffroy nous raconter lui-même dans quelles dispositions il abordait ses nouvelles études.

“ Ce fut à l'âge de vingt ans, d't-il dans ses *Nouveaux Mélanges*, que je commençai à m'occuper de philosophie. J'étais alors à l'École Normale ; et bien que la philosophie fut au nombre des sciences à l'enseignement desquelles il nous était donné de nous destiner, ce ne furent ni les avantages que cet enseignement pouvait offrir, ni une inclination prononcée pour ses sortes d'études qui me décidèrent à m'y livrer.

“ Né de parents pieux, et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le bien de son âme comme la plus grande affaire de sa vie, et toute la suite de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions sérieuses.

“ Pendant longtemps les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins, à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme. À ces questions, les seuls pour moi qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses ; et ces réponses, j'y croyais ; et, grâce à mes croyances, la vie présente m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuage l'avenir qui doit la suivre.”

“ Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre : comprenant la vie dans ses deux phases et la mort qui les unit ; me comprenant moi-même . . . connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant pour la bonté de ses desseins, *j'étais heureux* de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine où sont résolues toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme.”

III

Tel était Jouffroy au moment de son arrivée à Paris ; disons toutefois que, pendant les dernières années de son séjour au collège de Dijon, il fréquentait les cabinets littéraires, et que des lectures mal choisies avaient produit un premier ébranlement de sa foi. Le séjour de la capitale n'était pas fait pour réparer les brèches déjà faites à l'édifice de ses croyances.

“ Dans le temps où j'étais né, continue-t-il, il était impossible que ce bonheur fut durable ; et le jour était venu, où, du sein de ce paisible édifice de la Religion, qui m'avait recueilli à ma naissance, et à l'ombre duquel ma jeunesse s'était écoulée, j'avais entendu le vent du doute, qui, de toute part, en battait les murs, et l'ébranlait jusque dans ses fondements.

“ Ma curiosité n'avait pu se dérober à ces objections puissantes, semées comme la poussière dans l'atmosphère que je respirais, par le génie de deux siècles de scepticisme. Malgré l'effroi qu'elles me causaient, et peut-être à cause de cet effroi, ces objections avaient fortement saisi mon intelligence.

“ En vain mon enfance et ses poétiques impressions, ma jeunesse avec ses religieux souvenirs, - la majesté, l'antiquité, l'autorité de cette foi que l'on m'avait enseignée, - toute ma mémoire, toute mon imagination, tout mon âme, s'étaient soulevées et révoltées contre cette invasion d'une incrédulité qui les blessait profondément ; mon cœur n'avait pu défendre ma raison.

“ La divinité du christianisme une fois mise en doute à ses yeux, elle avait senti trembler dans leur fondement toutes ses convictions ; elle avait dû, pour les raffermir, examiner la valeur de ce droit ; et, avec quelque partialité qu'elle fût entrée dans cet examen, elle en était sortie sceptique.

“ C'est sur cette pente que mon intelligence avait glissé, et que peu à peu elle s'était éloignée de la foi.

“ Mais cette mélancolique révolution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience : trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable pour que je

m'en fusse avoué les progrès. Elle s'était accomplie sourdement, par un travail involontaire, dont je n'avais pas été complice ; et, depuis longtemps je n'étais plus chrétien, que dans l'innocence de mon intention, j'aurais frémi de le soupçonner, ou cru me calomnier de le dire."

Voilà donc une âme qu'on peut appeler grande et noble, et qui voit s'éteindre peu à peu les clartés et les lueurs de ses croyances premières. Entré chrétien à l'école Normale, Jouffroy a subi, presque à son insu, les influences destructives d'un milieu sceptique ; il ne se sent plus croyant, et il aurait horreur de se reconnaître incrédule.

Cette situation nébuleuse et indécise ne peut se prolonger indéfiniment ; le moment approche où cette âme égarée va se reconnaître dans les régions de l'incroyance, et s'avouer à elle-même la chute immense dont elle est devenue victime. Le récit que Jouffroy nous en donne forme, d'après M. Caro, une page égale aux plus belles qu'aient produites en ce genre les lettres françaises depuis Pascal.

A. MICHEL.

(A continuer)

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROUTHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ BRUCHÉSI,	M. THOMAS CHAPAIS.

COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVÉAU,	L'HON. HECTOR FABRE,
M. ARTHUR DANSEREAU,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. ARTHUR BUIES,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. OSCAR DUNN,	M. FAUCHER DE ST. MAURICE,
M. JOE. MARMETTE,	M. BENJ. SULTE,
M. J. A. N. PROVENCHER,	M. L. P. LEMAY,
M. J. A. POISSON,	L'HON. E. GERIN,
M. J. TASSÉ,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. ACHINTRE,	DE DIONNE,
M. A. N. MONTPETIT,	M. A. GELINAS,
M. ALPH. LUSIGNAN,	M. T. P. BEDARD,
M. J. E. PRINCE,	M. A. MICHEL,
M. ERNEST MARGEAU,	M. JAS. PRENDERGAST.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.

